

les soins ordinaires la terre, dont on remue ensuite légèrement la surface, afin d'y mêler le charbon.

Moyen pour détruire les insectes qui font périr les jeunes oignons

Les pucerons et autres insectes si nuisibles aux oignons sont entièrement détruits par le procédé fort simple que nous indiquons le Dr. Drev, de Vermont.

C'est l'usage de l'eau bouillante qui détruit la larve des insectes sans causer de dommage à la végétation. Le Dr. Drev avait essayé tous les moyens ordinaires, la chaux, la cendre, le sel et le plâtre, sans succès, lorsqu'il arrosa chaque rang d'oignons, lorsqu'ils n'avaient que 4 pouces de hauteur, avec de l'eau bouillante sortant d'un canard en pleine ébullition. Le résultat fut que ces oignons eurent de suite l'apparence brillante que leur donne une averse du mois de mai, qu'il ne perdit aucune de ses plantes et qu'il obtint la plus belle récolte d'oignons que l'on puisse désirer.

On dit même que l'eau bouillante peut s'employer efficacement sur les arbres fruitiers pour détruire la larve des chenilles et autres insectes nuisibles.

Moyen pour empêcher les chancres de se produire sur les pommiers

Pour empêcher les chancres de se produire sur les arbres fruitiers, ainsi que les rejetons qui poussent au pied des arbres, il faut autant que possible étudier, dès la pépinière, le tempérament des sujets et leur adapter une greffe analogue, c'est-à-dire, si la sève est hâtive, choisir une greffe hâtive; si elle est tardive, une greffe tardive. Par ce moyen on prévient les hourellets ou engorgements qui se forment en collet et qui donnent presque toujours naissance à des gourmands, à des pousses sauvages, et se terminent souvent par des chancres. Lorsque les deux sèves sont analogues, c'est-à-dire toutes deux hâtives ou toutes deux tardives, leur marche est uniforme, leur circulation s'établit parfaitement et du même pas; elles n'éprouvent point dans certaines parties du végétal de ces retards qui, en détruisant la régularité de leur marche, sont la cause de la formation de ces bosses, de ces nœuds qu'on remarque souvent le long du tronc des arbres, et qui, plus tard, deviennent le siège des chancres.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XLIII

Le serment du fils de Daho.

(Suite.)

— C'est lui, s'écria Janguarita; et, se levant d'un bond, elle regarda avec avidité vers la draperie qui cachait la porte; C'est lui!

Comme ces mots s'échappaient de ses lèvres, la porte s'ouvrit, la draperie se souleva, et, le sourire sur ses lèvres pâles, Rodophe Mortagne entra dans l'appartement.

XLIV

Une consultation—Un coup de feu.

Le soleil tombait lentement derrière l'horizon, et les grandes ombres descendaient des montagnes dans la plaine, lorsque le docteur Narjal entra dans la chaumière de Mathieu le pêcheur.

Il fut accueilli avec cordialité par les nombreuses personnes qui s'y trouvaient réunies.

Le vieux docteur, que nous avons signalé dans l'un de nos premiers chapitres, et qui, quoiqu'il ne fût que chirurgien, était honoré du titre de médecin par tous les gens du village, était là, avec la pauvre idiote, à l'entretien de laquelle il avait subvenu lui et madame de Moidrey, depuis le jour où la tempête l'avait jetée sur cette côte hospitalière.

Le bon docteur ne s'était pas le moins du monde offensé de la proposition que lui avait faite Georges France, de laisser le docteur noir essayer son adresse sur la pauvre femme, quoique à vrai dire, il n'eût guère d'espérance quant au résultat.

Non-seulement le bon vieux médecin, dès que l'Indienne fut abritée sous le toit de Mathieu, lui prodigua ses soins, mais à son instigation, de Moidrey avait appelé à son aide plusieurs des plus habiles médecins de Paris.

La sentence portée par tous avait été toujours la même:—Incurable.

Ils avaient en partie remédié au mal occasionné par le coup, en ce sens qu'elle avait recouvré la parole; mais la raison, sans laquelle la parole n'est que le babil d'un enfant au berceau, était toujours absente.

Si ce nouveau docteur possédait quelque remède inconnu à ses confrères d'Europe, nul plus que lui, assurément ne se réjouirait de ses succès.

Lorsque le docteur Narjal entra, l'Indienne était assise sur une sorte de lit, les mains dans son tablier, et regardant vaguement devant elle. Tout à côté, contrastant par sa jeunesse et sa beauté, était Emma, et près d'elle, naturellement, était Georges France.

Le vieux docteur était en conversation animée avec le propriétaire de la chaumière, qui écoutait tout ce que lui disait son interlocuteur, avec une déférence respectueuse.

Dans une partie éloignée de l'appartement, et dans l'embrasure d'une fenêtre, était Betty, que Charlot avait sauvé des mains du menuisier de Pelham, et amenée en France. L'un et l'autre avaient traversé bien des aventures que nous aurions voulu raconter; mais la nécessité où nous étions de ne pas perdre le fil de notre histoire ne nous l'a pas permis. Contentons-nous de dire qu'ils étaient heureusement arrivés à Moidrey, et que Emma Kéradenc s'était faite la protectrice de Betty.

Cette dernière, les sourcils contractés, avait la tête penchée sur un livre. Ce livre n'était autre chose qu'une grammaire anglaise et française que Charlot lui avait apportée, le matin même, de la ville voisine.

Narjal, ou Kalu, comme nous pourrions l'appeler indifféremment, fut accueilli par Georges et le vieux médecin comme un ami, et ce fut dans les termes les plus élogieux que ce dernier le présenta à Emma.

Celle-ci tressaillit au son de la voix du docteur noir, et se rappelant vaguement d'avoir déjà entendu cet accent, elle regarda en face, à demi effrayée.

Mais Kalu le Serpent était un acteur trop habile pour permettre que les yeux d'une jeune fille pénétrassent le masque qu'il lui plaisait de prendre.

La mobilité étudiée de ses traits, et la barbe courte, épaisse, qui couvrait la partie inférieure de son visage auraient d'ailleurs défié l'examen d'un observateur plus soupçonneux.

Son regard calme et assuré soutint celui d'Emma; et celle-ci, convaincue que ses soupçons étaient sans fondements, baissa modestement les yeux.

Le vieux médecin s'avança alors avec beaucoup de courtoisie, et s'adressa au docteur Narjal.

Il lui expliqua, mais dans ce jargon technique que tant d'hommes de sa profession emploient pour déguiser leur ignorance et tromper leurs clients, les diverses particularités du cas qu'il avait à traiter.

L'os fracturé de la tête avait été soulevé, et le cerveau avait jusqu'à un certain point recouvré son action;—mais,—du moins telle était l'opinion du vieux docteur,—la raison était à jamais perdue.

— Il a été reconnu par quelques-uns des médecins qui l'ont vue, par des hommes qui, ayant longtemps résidé en Orient, sont une autorité sur ce point, dit-il, que cette malheureuse femme est originaire de l'une des îles de l'archipel Indien.

Le docteur noir, qui avait attentivement examiné l'Indienne, répondit par un signe de tête affirmatif.

— Cette femme est Javanaise, membre de l'une des tribus qui habitent les vallées formées par la chaîne de montagnes qui traverse l'île. Elle habite dans la partie sud, et sa tribu est la tribu de Saric.

— Vous la connaissez donc? s'écria Georges France.

— Je ne l'avais jamais vue, répliqua Narjal avec calme.

— Comment, alors, pouvez-vous parler avec tant de certitude? demanda le vieux docteur.

— Sa tribu est une de celles qui rendent hommage au grand Panatam-Daho. Moi aussi, je suis Javanais, et puis lire dans des